

d'émotion, là justement où l'émotion était indispensable. J'en dirai autant de la scène de Diane et de Roger au premier acte, qui est sèche, sans chaleur, et complètement dépourvue de passion.

Mais enfin, M. Pierné nous a prouvé, avec ce second et ce troisième acte (il y a encore, au second, la scène comique du boniment de Mondor, qui est excellente), qu'il aurait, quand il le voudrait, les qualités du compositeur dramatique. Qu'il les acquière donc complètement, qu'il se laisse aller à sa nature, qu'il rompe avec les idées fausses, avec les doctrines délétères, avec les tendances funestes qui tueraient la musique française si elle n'était pas si bien constituée. Qu'il se souvienne que les grands artistes qui s'appelaient Méhul, Cherubini, Catel, Boieldieu, Herold, ne méprisaient ni le chant, ni le rythme, ni la tonalité, et que c'est, au contraire, par l'usage qu'ils en faisaient qu'ils ont conquis la fortune et la gloire. Quoi qu'en puissent dire les poseurs ou les impuisants, c'est avec ces trois éléments qu'on fait de véritable musique, c'est de leur réunion que sont sortis ces chefs-d'œuvre qui s'appellent *Joseph*, *Lodoiska*, *la Dame blanche*, *le Pré aux clercs*... Et je voudrais bien savoir quel musicien oserait rougir aujourd'hui d'avoir fait *Joseph*, pour ne parler que de celui-là?

Les deux rôles principaux de *la Fille de Tabarin*, ceux de Tabarin et de Mondor, sont tenus avec une supériorité éclatante par MM. Fugère et Périer, à qui reviennent les honneurs de la soirée. Très en dehors et très amusant dans son boniment aux paysans, M. Périer a joué en vrai grand artiste la scène de la reconnaissance avec Tabarin, avec un sentiment, une émotion, et en même temps une simplicité et un naturel qui montrent tout le fonds qu'on peut faire sur son talent et qui lui ont valu un succès aussi bruyant que mérité. Quant à M. Fugère, plein de grâce au premier acte dans la scène avec sa fille, il a montré au troisième, dans celle de la répétition, un entrain, une verve, une chaleur et un sentiment comique absolument irrésistibles et qui ont réjoui la salle entière.

Tous les autres rôles ne font, en somme, que graviter autour de ceux-là, bien que celui de la servante Nicole, la confidente de Tabarin, fort bien tenu par M^{lle} Tiphaine, ait son importance. Il faut louer néanmoins comme ils le méritent M^{lle} Garden (Diane), M^{me} Landouzy (Clorinde), MM. Beyle (Roger), Delvoye (frère Éloi), Boudouresque (la Brède), Cazeneuve (la Roche-Posay), et nommer au moins MM^{les} Dafetye, Chevalier, de Craponne, et MM. Mesmaecker et Viannenc, l'ensemble étant excellent de la part de tous. Il faut louer l'orchestre et les chœurs de leur solidité, et adresser à la mise en scène tous les compliments qu'elle mérite.

ARTHUR POUJIN.

LE THÉÂTRE ET LES SPECTACLES

A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1900

(Suite.)

En dehors de la rue de Paris, qui en avait accaparé le plus grand nombre, il n'y avait, dans l'enceinte de l'Exposition, que peu de théâtres proprement dits. Au Champ-de-Mars, le théâtre exotique du Tour du Monde, qui ne laissait pas d'être curieux et original, et le théâtre compris dans le Palais de la Femme, qui n'offrait rien d'absolument singulier. Au Trocadéro ou dans ses environs, le théâtre Indo-Chinois, dont l'originalité résidait surtout dans ce fait que ses principaux sujets étaient européens; le théâtre Hindou, qui, dans ses commencements au moins, possédait un personnel plus authentique, et le Grand Théâtre Égyptien, qui méritait son titre, car il était en effet le plus vaste de l'Exposition. A cela il faut ajouter les théâtres qu'on trouvait, d'une part au Vieux Paris, reconstitution si curieuse et si intéressante, d'autre part au spectacle qui prenait le titre de l'Andalousie au temps des Maures, dont le principe était le même et aussi ingénieux, mais qui fut moins heureux et dont l'existence fut courte.

En quittant la rue de Paris et en franchissant la passerelle du pont de l'Alma on arrivait au Vieux Paris, on longeait la Seine et on débouchait sur le Trocadéro. Là, on suivait, en remontant à gauche, la ligne des Colonies françaises, et on atteignait, près de la porte de Passy, l'admirable exposition de l'Indo-Chine, qui était une merveilleuse leçon de choses. C'est là qu'on rencontrait, en quelque sorte enclavé dans cette superbe exposition,

Le Théâtre Indo-Chinois. — Ce théâtre avait été concédé, dit-on, à un colon de Saïgon. Pénétrons dans la salle, non sans avoir contemplé d'abord l'extérieur de l'édifice, qui mérite un coup d'œil attentif. La

construction fait honneur à l'architecte, M. de Brossard. L'ensemble est harmonieux, la façade est ornée de motifs heureusement fouillés, la grande porte d'entrée, somptueuse, est surmontée d'un frontispice luxueusement sculpté, et la toiture est originale, avec le haut et gentil clocheton qui la domine. La salle, assez vaste et décorée avec profusion, est garnie d'armes, d'instruments de musique, de bronzes, de bibelots, d'objets curieux de toute sorte, qui donnent une note d'exotisme exact et original. Elle peut contenir environ deux cent cinquante spectateurs très confortablement assis dans de larges fauteuils de jonc, sans compter ceux qui peuvent prendre place, debout, dans un large promenoir formant balcon tout au fond.

On a fait beaucoup de bruit autour de ce théâtre Indo-Chinois. Assurément je n'en veux point médire, et le spectacle qu'il offrait au public ne manquait pas d'une certaine saveur. Mais enfin, le prix des places était assez élevé (il y en avait jusqu'à cinq francs) pour qu'on pût montrer quelque exigence à l'égard de représentations qui ne duraient guère plus d'une bonne demi-heure. Je sais bien qu'en fait d'Indo-Chinoises il y avait là surtout M^{lle} Cléo de Mérode, retour d'Amérique, — à qui l'on faisait son entrée, s'il vous plaît, comme sur un vrai théâtre. Elle est toujours fort jolie, M^{lle} Cléo de Mérode, avec son corps svelte, ses membres graciles, à la fois souple, voluptueuse et séduisante, et, cela va sans dire, portant fort bien le costume. Mais à tout prendre, malgré sa beauté, ce n'était qu'une Annamite faux teint, une Annamite de contrebande, dont l'exotisme ne pouvait donner qu'une illusion relative. Et puis, même en dehors d'elle, j'ai des scrupules sur la nationalité de certains autres sujets encore. Je me suis laissé dire que les danseuses annamites ou cambodgiennes faisant partie du corps de ballet du roi Norodom, que l'administration du théâtre Indo-Chinois avait engagées, se sont trouvées involontairement en retard de plusieurs semaines, et qu'on les a remplacées au dernier moment par de simples ballerines italiennes du théâtre Columbia, alors en déconfiture, qu'on a dressées d'une façon spéciale en les faisant étudier devant le cinématographe de la pagode voisine, qui reproduisait toutes les scènes d'un ballet à la cour d'Annam. Aurait-on donc abusé de ma candeur en offrant à mes yeux abusés des Indo-Chinoises compatriotes de M. Fregoli? Horreur et profanation! Pénétrons, malgré tout, dans le sanctuaire.

La toile est levée, et le décor, tout rutilant, d'une couleur violente et d'un aspect farouche, avec les animaux étranges qu'il représente, est tout à fait « couleur locale ». Pour commencer le spectacle, nous avons une symphonie avec chœurs qui, j'en atteste les dieux, n'offre aucun lien de parenté avec celle de Beethoven. A la rigueur, je préférerais même celle-ci. Six jeunes filles et dix jeunes gens viennent tranquillement s'asseoir par terre, face au public, formant deux rangées, les fillettes devant, les garçons derrière. Tous ont leurs instruments, dont ils jouent tout en chantant, et exécutent ainsi leur symphonie chorale. Bien que cette musique soit étrange à nos oreilles, qu'elle dépayse complètement, on ne saurait la dire absolument désagréable. Elle se tient dans une gamme empreinte de douceur et affecte un certain caractère mélancolique qui n'est pas sans une sorte de charme berceur.

Lorsque ceux-là ont fini, ils vont se ranger sur les deux côtés du théâtre, où leur musique va accompagner les danses cambodgiennes. C'est ici que je me demande si l'on se joue véritablement de ma crédulité, et si les quatre danseuses qui se présentent sont natives d'un Cambodge situé sur les rives du Pô ou du Tessin. Ma foi, tant pis! à tout prendre elles sont curieuses, ces danses, qui ne sont d'ailleurs guère autre chose que des attitudes et qui ressemblent de bien près à celles que nous offraient, en 1889, les adorables petites créatures du Kampong javanais. Ce sont des exercices de grâce et de souplesse, des fléchissements de reins, des poses sans cesse changeantes, accompagnés de lents tournolements de mains en dedans et en dehors d'un effet vraiment curieux.

Beintôt elles cèdent la place à des danses d'un tout autre genre, celles des Parsis, « adorateurs du feu » nous dit le programme. Ces Parsis ont, pour les accompagner, un orchestre à eux, orchestre absolument rudimentaire, comprenant seulement deux ou trois tambours de formes diverses et deux ou trois paires de crotales. Quatre femmes d'un noir assez présentable viennent d'abord nous offrir la « danse des vases d'or », c'est-à-dire que chacune d'elles tient en mains un petit vase de métal avec lequel elle jongle tout en dansant. Deux grotesques chantants et dansants leur succèdent et nous donnent un intermède original et amusant. Puis, toute la troupe exécute la « danse des bambous », très caractéristique, avec les tournolements et les enchevêtrements des danseurs frappant sans cesse les uns contre les autres de courts bâtons dont ils sont armés et qui donnent avec ensemble un bruit rythmique très étrange et très curieux. Ce qu'il y a de particulier dans ces diverses danses, c'est qu'elles commencent dans un mouvement lent et tranquille, s'animent peu à peu, progressivement, jusqu'à devenir vertigineuses,

comme celles des derviches, puis s'arrêtent net tout à coup, chaque danseur se trouvant immobile à sa place.

Enfin — enfin ! paraît la reine du lieu, M^{lle} Cléo de Mérode (« de l'Académie nationale de musique », ne manque pas de dire l'« aboyeur » chargé de faire le boniment à la porte du théâtre). Et M^{lle} Cléo nous reproduit, seule, la danse que les quatre cambodgiennes vraies ou fausses nous ont offerte au commencement de la séance. Elle y met, je ne le nie pas, un certain charme, une grâce réelle, se souciant d'ailleurs fort peu de faire concorder ses pas et ses attitudes avec le rythme de l'orchestre qui l'accompagne comme il a accompagné ses devancières. Elle se déhanche ainsi pendant quelques minutes, se tord les bras, fait tourner ses mains dans tous les sens, puis remonte lentement la scène sans cesser ses tournolements, salue gracieusement et disparaît. On applaudit, on la rappelle, elle se présente de nouveau à la foule enivrée, dont elle reçoit l'hommage, resalue, redisparaît — et c'est fini !

Il paraît cependant que le spectacle du théâtre Indo-Chinois a été parfois un peu plus corsé et qu'on y a joué, dans les commencements, un agréable ballet-pantomime intitulé *la Bague enchantée*, dont le sujet était tiré d'une légende orientale.

Théâtre Hindou. — Le théâtre Indo-Chinois n'était pas le seul de son genre. Tout auprès de l'exposition des Indes Françaises (qu'il ne faut pas confondre avec l'Indo-Chine), on avait élevé, à beaucoup moins de frais, un autre théâtre, dit Théâtre Hindou, construction vaste, mais banale, sans ornements extérieurs ni intérieurs, et qui n'était autre chose qu'une sorte de grande halle à peu près nue, de forme carrée, dont le sol était couvert de stalles. Une galerie en simples planches contournait cette salle. C'est là qu'on avait amené de Pondichéry une troupe indienne de 83 sujets : danseurs, danseuses, musiciens, prestidigitateurs, « sorciers », charmeurs de serpents, etc. On avait fait de grands frais (à telles enseignes qu'on m'a signalé quatre bayadères engagées à raison de 1.500 francs par mois, logées et nourries), mais le public resta rebelle à ce spectacle, malgré sa richesse et une authenticité qu'eût pu lui envier son voisin, le théâtre Indo-Chinois. Bref, et comme tout n'est qu'heur et malheur en ce monde la débâcle ne tarda pas à se produire, et la troupe indienne dut se disloquer. La salle fut occupée, quelques semaines après, par un groupe d'une dizaine d'Indiens de couleur, dont deux femmes, qui y restèrent jusqu'à la fermeture de l'Exposition. J'ai vu là un spectacle qui n'était rien moins que somptueux. Quelques danses plus ou moins pittoresques, j'allais dire plus ou moins banales, parfois accompagnées de chant par les danseurs eux-mêmes. La plus intéressante était une danse grotesque qu'exécutait une sorte de sauvage affublé d'un masque hideux, et qui n'était pas sans un certain caractère original. Il vaut mieux ne pas parler du resté.

(A suivre.)

ARTHUR POUJIN.

REVUE DES GRANDS CONCERTS

Concerts Lamoureux. — M. Félix Weingartner pousse aussi loin qu'on peut l'imaginer la virtuosité orchestrale; sous le rapport de la technique, il est parmi les trois ou quatre artistes de l'Allemagne tout à fait incomparables dans la branche de l'art qu'ils ont adoptée, branche très différente de celle où ont excellé, où excellent encore les chefs formés à l'école des Richter et des Hermann Levi, ces admirables initiateurs wagnériens moins jaloux des succès personnels qu'on ne l'est généralement aujourd'hui. Ses interprétations le dépeignent entièrement; c'est un sensitif de la musique. Toutes ses impressions d'âme lui viennent par son entremise, et si parfois il se laisse bercer par elle dans une mimique dont le caractère peut-être excentrique, dans tous les cas exceptionnel, n'exclut ni la grâce ni l'élégance, plus souvent il lui commande en maître, lui impose violemment sa loi et la tient sous sa domination passionnée et frémissante. Là est le côté sublime et génial d'une exécution musicale ainsi présentée; là aussi en est le danger, si le sceptre tombe en des mains inhabiles. Ce n'a pas été le cas pour M. Weingartner. Bien qu'il ait atteint, dans l'ouverture de *Léonore*, la limite extrême de ce qu'on pouvait oser comme véhémence, comme vitesse et comme puissance d'entraînement, aucune confusion n'a troublé dans son orageuse harmonie l'orchestre déchainé. Il a montré que son audacieux chef n'avait pas eu tort de compter sur sa solidité, sur son ardeur et sur son aplomb rythmique. La salle était électrisée; elle a rappelé à deux reprises le jeune directeur, qui associait à son succès son admirable phalange instrumentale. Il fallait applaudir à outrance parce que c'était plein d'élan, et que l'élan et la foi, l'enthousiasme, sont ici-bas parmi les choses les plus rares et les plus précieuses. Venant après ces ovations triomphantes, dont Beethoven a eu sa part, la plus large au fond, la symphonie en *ut* majeur de Schubert n'a pu maintenir l'assistance au même diapason. L'œuvre est pourtant d'une exubérance inouïe; le maître a jeté là ses richesses avec une prodigalité merveilleuse, mais les thèmes principaux du premier morceau et de l'andante sont ou de peu de

valeur, ou d'un goût vieilli. Le scherzo, par contre, est ravissant; c'est la poésie champêtre dans sa simplicité, une églogue. On est délicieusement impressionné par le trio en *la* majeur, chef-d'œuvre en seize mesures, dont Louis Ehlert a pu dire : « C'est si ensoleillé, si chaud et d'une sève si plantureuse que l'on croit respirer, vers l'heure de midi, le parfum des jeunes sapins élevant leurs jeunes pousses au milieu de la forêt. » Le finale a beaucoup d'allure, de force et de brio; M. Weingartner l'a mis en relief avec une conviction ardente et chaleureuse, mais on aurait voulu de lui un ouvrage d'un autre caractère, par exemple une vaste composition de Berlioz, de Raff ou de Liszt, afin que sa fantaisie pût se donner carrière dans une forme d'art plus originale que celle de la symphonie de Schubert. Le programme comprenait encore l'ouverture de *la Flûte enchantée* et le concerto en *ré* mineur de Haendel, pour deux violons, violoncelle et instruments à cordes.

AMÉDÉE BOUTAREL.

— La seconde exécution du concerto pour violon de M. Théodore Dubois au Conservatoire n'a pas été moins brillante que la première. L'œuvre, d'une si belle tenue et d'un si haut intérêt, a rencontré le même public enthousiaste, en compagnie de son prestigieux interprète, M. Henri Marteau.

— Programmes des concerts d'aujourd'hui dimanche :

Conservatoire : Relâche.

Châtelet, concert Colonne : Overture d'*Euryanthe* (Weber). — Fragments de *Roméo et Juliette* (Berlioz). — Concerto pour violon (Mendelssohn), par M. Jacques Thibaud. — Fragments de *Fervaal* (V. d'Indy), par M. Vaguet et les chœurs. — *Introduction et Rondo capriccioso* (Saint-Saëns), par M. Jacques Thibaud. — Marche de *Lohengrin* (Wagner).

Nouveau-Théâtre, concert Lamoureux, sous la direction de M. Weingartner : Overture de *Benvenuto Cellini* (Berlioz). — Overture de *Rob-Roy* (Berlioz). — Symphonie n° 2 (Weingartner). — Le *Venusberg* de *Tannhäuser* (Wagner). — *Siegfried-Idyll* (Wagner). — Overture des *Maîtres Chanteurs* (Wagner).

— M^{me} Anne de Vergnol nous a donné jeudi dernier, à la salle Hoche, une bien intéressante audition de quelques-unes des œuvres de M. Léon Delafosse. C'était d'abord la sonate pour violon et piano exécutée par l'auteur et M. Sechiari, puis ce délicieux *quintette de fleurs*, un véritable bouquet de mélodies parfumées que M^{me} de Vergnol a dites à ravir. Venait ensuite un lot de pièces pour piano, des Préludes, des Études, des Ballades écrites dans la manière de Chopin, où, à côté du talent peu banal du compositeur, s'est révélé une fois de plus toute la maîtrise de l'exécutant délicat et verveux qu'est M. Léon Delafosse, — une figure d'artiste fort attachante.

— Un pianiste et compositeur brésilien, M. Henri Oswald, connu déjà et apprécié en Italie et en France, où il a longtemps résidé, vient de donner à la salle Pleyel deux concerts pour l'audition de ses œuvres. M. Oswald a fait entendre plusieurs compositions importantes et dignes d'intérêt : un quintette, un quatuor et deux trios pour piano et cordes, exécutés par lui et MM. Bron, Bertagne, de Villers et R. Schidenhelm, l'andante d'un concerto de violon qui a valu de vifs applaudissements à M. Edouard Bron, enfin diverses pièces pour piano, pour violon ou pour violoncelle, qui ont produit la meilleure impression. Le double succès de M. Oswald a été complet.

NOUVELLES DIVERSES

ÉTRANGER

De notre correspondant de Belgique (22 février). — Comme je l'avais prévu, le succès de *Louise* s'est considérablement confirmé aux représentations suivantes, et il est bien certain que le bel ouvrage de M. Charpentier va tenir l'affiche plusieurs fois par semaine, jusqu'à la fin de la saison, renouvelant les triomphales et innombrables soirées de *Cendrillon*, l'an dernier. On s'est mis maintenant aux répétitions de *la Walkyrie*, qui sera la prochaine reprise importante, avec M^{lles} Litvinne et Paquot, M^{me} Bastien, MM. Seguin et Imbart de La Tour. Celui-ci rentre à la Monnaie, après une tournée victorieuse en Amérique; c'est lui qui reprendra le rôle de Siegmund dans l'œuvre de Wagner; c'est lui aussi qui reprendra celui de Pylade dans *Iphigénie en Tauride*, au mois d'avril; et l'an prochain il nous restera, en remplacement de M. Henderson, dont l'accent anglais a décidément cessé de plaire. La semaine prochaine, reprise de *Manon*, avec M^{me} Thierry et M. David, et première des *Deux Pigeons*, le joli ballet de M. Messager. Puis viendra *l'Enlèvement au Sérail* de Mozart. — La colonie française à Bruxelles a été l'objet, tout récemment, de distinctions flatteuses de la part du gouvernement belge, qui a octroyé à plusieurs de ses membres les plus distingués la croix de chevalier de l'Ordre de Léopold. Parmi eux, j'ai plaisir à noter spécialement M. Béon, l'intelligent et sympathique représentant de la maison Erard, estimé de tous les artistes non seulement pour ses relations charmantes dans les affaires, mais aussi pour ses compositions aimables et très méritantes, et l'accueil empressé et encourageant que ne manquent jamais de trouver chez lui les jeunes auteurs et les jeunes virtuoses. L. S.

— Les Anglais ont toujours des idées bizarres. Le *Sunday Times*, de Londres, en lance une au moins singulière, celle de commémorer à la fois la reine Victoria et Verdi, en unissant dans une même manifestation artistique les noms des deux illustres défunts. Il s'agirait d'une exécution du *Requiem* de Verdi, qui serait donnée en l'honneur de la souveraine et du compositeur à l'Albert Hall, lequel, on le sait, est ainsi nommé en souvenir du feu prince